Expériences d'an-dafy (de l'outre-mer). Voyageurs malgaches en métropole (1896-1906)

Faranirina V. Rajaonah

▶ **To cite this version:**

Faranirina V. Rajaonah. Expériences d'an-dafy (de l'outre-mer). Voyageurs malgaches en métropole (1896-1906). Revue historique de l'océan Indien, 2012, Vision du Nord par le Sud dans l'océan Indien (XVIIe-XXIe siècles), 09, pp.82-100. hal-03243344

HAL Id: hal-03243344
https://hal.univ-reunion.fr/hal-03243344

Submitted on 31 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expériences *d'an-dafy* (de l'outre-mer) Voyageurs malgaches en métropole (1896-1906)

Faranirina V. Rajaonah
Laboratoire SEDET
Université de Paris 7

Les Malgaches qui partent en France vers la fin de 1896, quelques mois après l'annexion de leur pays, ne sont pas les premiers originaires de la Grande Île à découvrir l'Europe. Il suffit, pour s'en tenir à quelques exemples remontant au XIX e siècle, de citer les ambassadeurs envoyés en Europe en 1836-1837[318], puis en 1882-1883, ou les élèves pris en charge par le gouvernement britannique pendant le règne de Radama Ier[319] et la douzaine de boursiers de la Troisième République, partis faire des études supérieures en France après la première guerre franco-malgache de 1883-1885. Mais la colonisation allait susciter un tropisme marqué vers la métropole. En effet, avant que les Malgaches ne perdent leur indépendance, l'expression *an-dafin'ny ranomasina*, de l'autre côté des mers, désignait tous les pays étrangers, malgré une certaine tendance de l'élite au cours du XIX e siècle à accorder un intérêt particulier aux puissances occidentales signataires de traités d'amitié avec le Royaume de Madagascar. À partir de la conquête, *l'an-dafin'ny ranomasina* ou *l'an-dafy*, l'outre-mer, se réduisit progressivement pour ces insulaires à la France ou, tout au moins, celle-ci représentait *l'an-dafy* par excellence. Cependant, apparent paradoxe : cet *an-dafy* devait cesser de leur être étranger, car il s'agissait d'une nouvelle patrie, sans être pour autant leur *tanindrazana*, la terre de leurs ancêtres. Les séjours qu'un petit groupe de Malgaches effectue en métropole dans la première décennie de la colonisation se placent sous le signe de cette ambiguïté.

Comme tout voyage, les leurs sont rencontre de l'autre et transformation de soi[320], avec toutefois une attente majeure chez ceux qui en ont eu l'initiative : au terme de leurs pérégrinations, ces Malgaches devraient avoir pleinement conscience que la France (et donc le peuple français) était digne d'admiration. De fait, il est ici question de voyages qui s'inscrivent dans la formation d'intermédiaires en contexte colonial. Au retour d'*an-dafy*, nos voyageurs sont censés devenir des passeurs auprès de leurs compatriotes, capables, par leurs récits et leurs attitudes, de susciter un attachement à la France que seuls des privilégiés peuvent avoir la chance de visiter. Mais la transformation de soi est également (re)découverte de soi, de son pays, riche

[318] Voir la contribution de Frédéric Garan « L'ambassade malgache en Angleterre et en France (1836-1837). Un parcours initiatique vers la modernité » dans ce même numéro.
[319] Voir à ce sujet les écrits de Simon Ayache, *Raombana l'historien (1809-1855) : introduction à l'édition critique de son œuvre*, Ambozontany, Fianarantsoa, 1976 ; « Un intellectuel malgache devant la culture européenne : l'historien Raombana », *Archipel*, 12, 1976, p. 95-119 ; « La découverte de l'Europe par les Malgaches au XIX e siècle », *Madagascar et l'Europe, Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LXXIII, 271, 2e trimestre 1986, p. 7-25.
[320] Sylvain Venayre « Pour une histoire culturelle du voyage au XIX e siècle», *Sociétés et représentations*, 21, « Le siècle du voyage », p. 5-21.

d'une culture qu'il importe de préserver, comme le souligne l'un des voyageurs.

Après une étude du contexte des séjours en métropole de ces quelques colonisés d'élite, l'article examine les modalités de leur rencontre avec les *Vazaha* et analyse leur rôle de passeurs, à travers leurs récits de voyage.

I - Voyages d'études pour des colonisés d'élite

Les sources ont permis de suivre les itinéraires d'une dizaine d'hommes (les femmes malgaches sont rares à partir en France avant la fin de la Deuxième Guerre mondiale[321]), originaires de l'Imerina, presque tous protestants et résidant à Tananarive. Néanmoins, leurs périples donnent une idée de ce que pouvaient représenter ces voyages d'immersion en métropole, prévus pour une minorité de colonisés. D'ailleurs, ces séjours à intention pédagogique qui rappellent combien de tout temps les voyages ont été importants dans la formation des élites[322] s'inscrivent dans une politique de la France à l'échelle de son empire.

En effet, par l'intermédiaire d'institutions officielles ou privées, la puissance coloniale organise des voyages d'études pour quelques-uns de ses sujets choisis avec le plus grand soin. Ainsi, au cours de la première décennie du XX^{e} siècle, des mandarins vietnamiens et cambodgiens passent une année en métropole sous la responsabilité d'une mission scientifique permanente pour étudier la civilisation française. Il s'agit également de détourner du Japon du Meiji et victorieux des Russes, l'attention de lettrés susceptibles d'y voir un modèle ou d'en faire une base pour des opérations de déstabilisation de l'Indochine[323]. À Madagascar, la métropole redoute l'influence culturelle britannique. En effet, la compétition dans le domaine de l'instruction, par missionnaires interposés, est vive entre la France et la Grande-Bretagne depuis les années 1870. Au moment de l'annexion, il existe bien des élites anglophones et anglophiles. Contrer cette inclination et marquer le changement de souveraineté, en suscitant un patriotisme chez les nouveaux sujets et en instaurant la prééminence de la langue française, font partie des priorités du gouverneur général Gallieni. L'arrêté du 18 janvier 1897 qui exige des fonctionnaires la connaissance de la langue française, l'ouverture de l'école Le Myre de Vilers pour la formation de ces derniers ou encore l'arrivée de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP, sur le

---

[321] Signalons toutefois qu'en 1905, deux jeunes boursières de la Colonie sont à Paris pour apprendre la dentelle (Archives du Défap, Madagascar 1905, lettre de Ravelojaona à Bianquis du 8 août 1905).

[322] Anne-Catherine Wagner, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170, décembre 2007, p. 59-65.

[323] Christiane Pasquel Rageau, « Récits de voyage de mandarins vietnamiens et cambodgiens en France (1906-1907) », Claudine Salmon dir., *Récits de voyage des Asiatiques. Genres, mentalités, conception de l'espace*, Actes du colloque EFEO-EHESS, décembre 1994, EFEO, Paris, 1996, 438 p., p. 385-404.

terrain la Mission Protestante Française, MPF) la même année figurent parmi les mesures destinées à hâter le processus. Mais très vite, il est également décidé de faire bénéficier une minorité de Malgaches de séjours en métropole pour apprendre le français ou se perfectionner et baigner dans la culture de leur seconde patrie. « … Nous sommes partis d'Antananarivo pour la France, notre nouvelle patrie, afin d'apprendre le français (…) à notre retour nous enseignerons le français de sorte que nous ne fassions plus qu'un avec la France (…) que nous profitions tous du progrès et que Madagascar devienne la première[324] des colonies de la France »[325].
C'est un discours convenu, mais dans certains milieux malgaches, on est effectivement persuadé de l'intérêt des séjours outre-mer. Ravelojaona le démontre dans trois articles qui précèdent le récit de son périple d'une année à travers l'Europe. Les Européens jouissent d'une avance dans le domaine de la civilisation grâce à de multiples infrastructures culturelles, au dynamisme de leurs élites, à leur goût des études et bien sûr au christianisme. Les Malgaches qui « ne font plus partie des nations encore dans la barbarie mais qui n'appartiennent pas encore à la catégorie des nations civilisées » ont la volonté et la possibilité de progresser, contrairement aux assertions d'une catégorie de détracteurs. Aussi, en attendant la mise en place d'un enseignement de haut niveau dans leur pays, il est de leur intérêt que des jeunes d'une vingtaine d'années, ayant achevé leurs études dans l'île, les continuent à l'étranger pour faire part ensuite leur expérience. Mais il faut des individus au caractère bien trempé, capables de résister à toutes sortes de tentations et d'adapter les connaissances acquises à leurs sociétés[326]. En tout cas, des jeunes gens ont effectivement étudié en France, au lycée ou à l'université (en Médecine, aux Beaux-arts, en Droit, au Conservatoire national de musique), certains comme boursiers de la Colonie[327].

L'un des voyageurs, Jean-Baptiste Ranaivo, est originaire du village princier d'Ambohimalaza. Rabary, Rasoamiaramanana, Rabetafika et Razafimahefa, sont nés dans les années 1860. Ces enseignants, tous mariés, sont issus de familles connues de la capitale (des *andriana* pour trois d'entre eux[328]) et ont été instruits dans les écoles des missions britanniques. Pris en charge par la SMEP, ils partent en novembre 1896 en compagnie du pasteur Lauga de la SMEP qui a assisté Rainandriamampandry lors de son exécution

---

[324] *Vavimatoa* : littéralement l'aînée parmi les filles d'une fratrie ; allusion au fait que la France est la Mère-Patrie.
[325] Rasoamiaramanana, « Taratasy avy any Frantsa » (Lettre de France), *Teny Soa*, janvier 1898, p. 15.
[326] Ravelojaona, « Ny Vazaha sy ny sivilizasiona » (Les Blancs et la civilisation), *Mpanolo-tsaina*, 7, juillet 1905 ; « Ny Malagasy sy ny sivilizasiona » (Les Malgaches et la civilisation), *Mpanolo-tsaina*, 9, janvier 1906, p. 22-26 et « Ny fankanesana any an-dafy » (Les voyages outre-mer), *Mpanolo-tsaina*, 11, juillet 1906, p. 129-135.
[327] Centre des archives d'Outre-Mer (CAOM), Mad C 373, d 1013, Dossiers de Malgaches venus étudier en France. Guillaume Rajaona inscrit au Conservatoire de Musique bénéficie d'une bourse (Archives Defap, Madagascar 1905, lettres de Malgaches, lettre de Rakotonirainy à Bianquis, 31 octobre 1905).
[328] Les *andriana* (terme traduit communément par noble) forment le groupe statutaire le plus élevé dans la société merina.

en octobre 1896. Après un an d'apprentissage de la langue (passé en partie en Suisse pour Rasoamiaramanana), trois d'entre eux prolongent leur séjour d'une année pour préparer le brevet élémentaire[329]. Ils sont également chargés de sensibiliser la communauté protestante de France à l'œuvre missionnaire afin de susciter des souscriptions pour le champ d'évangélisation de Madagascar.

Né en 1879, Ravelojaona, également *andriana*, appartient à une autre génération. Il a été élève de Razafimahefa. Après des études dans des établissements protestants jusqu'au niveau le plus élevé du *Kolejy*[330], il fréquente l'école Le Myre de Vilers, obtient le CAE et travaille pour la Mission protestante française. Il tient en 1900-1901 un journal (sans doute l'ébauche d'un livre d'histoire de Madagascar) dans lequel il fustige la colonisation, dénonce les violences de la conquête menée au nom de la mission civilisatrice, une hypocrisie selon ses propres termes, et déclare que la barbarie n'est pas un attribut spécifique des peuples non occidentaux. Ce fils d'évangéliste n'épargne pas de ses critiques les missionnaires avec lesquels pourtant il travaille. Il leur reproche leur pharisianisme et la tendance à infantiliser leurs paroissiens, alors même que les martyres du XIX e siècle témoignent de la maturité des chrétiens malgaches[331]. Mais les autorités de la MPF ne connaissaient sans doute pas ses écrits et lui-même ne pouvait que rentrer sa colère face au bouleversement induit par la colonisation. En tout cas, c'est cet enseignant célibataire de 26 ans, critique à l'endroit de la métropole, mais pourvu d'une connaissance suffisante du français pour servir d'interprète à des missionnaires en 1897, que la MPF choisit de former comme secrétaire de la section malgache de l'Union chrétienne des jeunes gens (UCJG) alors en projet. À ce titre, de janvier 1905 à mars 1906, il circule à travers la France et des pays de protestantisme (la Suisse, l'Angleterre, la Hollande et la Norvège), le tout à la charge de l'UCJG de France. La SMEP compte sur Ravelojaona pour plaider la cause de cette entreprise auprès des protestants d'Europe, qui seraient sollicités pour l'achat d'un bâtiment devant abriter à Tananarive ce mouvement de jeunesse[332].

---

[329] Archives Défap, Registre des procès-verbaux de réunions, Comité ordinaire du 8 novembre 1897. Sur Rabary, voir *Catalogue de l'exposition Rabary (1864-1964),* Tananarive, 1964 et Razoharinoro, « Éléments pour une biographie du pasteur Rabary (3 mai 1864-20 février 1947), *Bulletin de Madagascar*, 260, janvier 1968, p. 90-91. Sur Razafimahefa, « Itompokolahy Ingahy Razafimahefa, Mpampianatra malaza, Mpitandrina mahatoky » (Feu Razafimahefa, enseignant réputé, pasteur de confiance), *Ny Ranovelona, Gazetin'ny mpianatra maintimolaly Ambohijatovo FFMA*, 204, 23 septembre 1961 ; « Olo-malaza : Ingahy Razafimahefa mpitandrina (Personnalité célèbre : Monsieur le pasteur Razafimahefa), *Ny sakaizan'ny tanora*, 997, janvier 1973.

[330] Le *Kolejy* d'Antananarivo, établissement d'enseignement supérieur de la London Missionary Society (LMS) forme des pasteurs et des enseignants.

[331] F Raison-Jourde et F. Rajaonah, « Penser la colonisation du côté des colonisés. Journal d'un jeune Malgache en colère », C. Chanson-Jabeur et O. Goerg, dir., *« Mama Africa ». Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch,* Paris, L'Harmattan, 2005, p. 243-271. Ravelojaona fait allusion aux martyres du temps de Ranavalona Ière, tout en affirmant que la reine a agi « pour sauver sa patrie » des convoitises étrangères.

[332] Archives du Défap, Madagascar 1906, Feuille volante imprimée : « Un bâtiment et un secrétaire unionistes à Tananarive ».

Enfin, notre dernier voyageur, Razafindramanta, est de la même génération que Ravelojaona. Né à Ambohimanga, dans une circonscription où les missionnaires étaient bien implantés, il a dû fréquenter une école confessionnelle avant d'entrer à l'école Le Myre de Vilers au lendemain de l'inauguration de l'établissement. Il ouvre en octobre 1897 la première école officielle du village d'Ambatomanga. En 1899, il réussit le CAE ; l'année suivante il est nommé inspecteur des écoles officielles de l'Imerina. Il a 24 ans lorsque Pierre Deschamps, le directeur de l'enseignement le propose pour une année de formation à l'école normale d'Alençon, pourvu d'une bourse de la Colonie, afin, écrit-il, « de compléter mes études et de me rendre compte comment s'organisent les écoles en France pour que je puisse aider efficacement le chef du service de l'Enseignement en organisant les écoles indigènes de la Colonie »[333].

Ces voyageurs partent avec des connaissances, plus ou moins étendues, sur la France. Ils y ont eu accès au contact de Français, pendant les études ou dans l'exercice du métier et à travers différentes lectures. En effet, les Français sont plus nombreux à Antananarivo depuis l'installation d'une Résidence de France en 1886. Les élèves des écoles catholiques apprennent le français[334]. Le gouvernement a son interprète officiel en français (Marc Rabibisoa) et, à la faction anglophile et anglophone des élites merina, s'oppose la faction francophile et francophone. Après l'annexion de Madagascar en août 1896, les élèves du primaire ont au programme des notions d'histoire et de géographie de la France. Les élèves fonctionnaires ont à leur disposition les ouvrages de l'historien Ernest Lavisse et ceux du géographe Pierre Foncin, les deux références dans ces matières à la fin du XIX^{e}-début du XX^{e} siècle[335].

L'École franco-malgache, la revue mensuelle de la direction de l'Enseignement publie des articles sur la géographie de la France (octobre 1899) et sur celle de l'Europe (mai 1900). La *London Missionary Society* (LMS) s'adapte également au nouvel ordre des choses. Son périodique, *Kolejy* (dénomination en référence à la vocation de son principal établissement d'enseignement : préparer au métier de pasteur), rédigé en malgache, devient bilingue (français-malgache). Sous le titre de *L'Étudiant, Ny sakaizan'ny mpianatra*, cette publication est un précieux outil pédagogique, consacrant par exemple des leçons à l'histoire et à la géographie de la France. Celles-ci, conçues sous forme de

[333] CAOM, Mad 6 (10) D1, lettre de Razafindramanta au gouverneur général, 13 juin 1922 et Papiers Gallieni, 44 PA C 38 d 171-172.

[334] À la veille de la conquête coloniale, les écoles catholiques de l'Imerina et du Betsileo comptent 23 000 élèves, contre 108 000 dans les établissements protestants (cf. B. Hübsch, dir. Madagascar et le christianisme, Paris, Fianarantsoa, Karthala, Ambozontany, 1993, Statistiques religieuses p. 298).

[335] Archives de la République de Madagascar (ARM), Cabinet Civil, D 202, Rapport du service de l'Enseignement du 1er octobre 1896 au 1er février 1897. Parmi les ouvrages possibles : d'Ernest Lavisse, *Première année d'Histoire de France,* 1876 ou Pierre Foncin, *La deuxième année de géographie,* 1888 ; *la Troisième année de Géographie*, 1900 ; *Écoles. Textes et récits d'histoire de France. Ouvrage destiné aux écoles primaires contenant cartes, devoirs, leçons*, 1873, 1881.

questions/réponses, portent sur les limites de la France, ses montagnes, ses fleuves, son découpage administratif. Régions et départements sont passés en revue. Ainsi, quiconque a compulsé le périodique aurait pu lire que l'Orne a comme chef-lieu Alençon sur Sarthe, réputé pour le commerce des chevaux[336], ou que Paris, chef-lieu de la Seine et capitale de la France, compte 2 448 000 d'habitants[337]. Invité à faire une description de Paris, l'élève se voit suggérer une réponse avec des clichés repris dans des récits de voyage.

Les articles sur les progrès technologiques parus dans les périodiques confessionnels préparent également les voyageurs à leurs pérégrinations. *Teny soa,* autre revue de la LMS, parle, avec force détail, des paquebots (dimensions, aménagements, vie à bord, voyages en mer)[338]. Alors que l'on commençait à tracer la première voie de chemin de fer dans l'île, le rail ne devrait plus avoir aucun secret pour les lecteurs de la même revue. En effet, le périodique traite du fonctionnement de la locomotive, des différentes sortes de trains, des gares et de leur personnel ou des infrastructures spectaculaires (comme le tunnel de la Nerthe à Marseille et celui du Mont Cenis)[339]. Tous nos voyageurs s'en émerveilleront.

II - À la rencontre de *Vazaha* à travers la France

Ce sont essentiellement des récits publiés qui permettent de retracer cette rencontre. *Teny Soa* édite entre janvier et mai 1898 les lettres écrites de France par Rasoamiaramanana. « *Izay hitako tany Frantsa* » (Ce que j'ai vu en France) de Jean-Baptiste Ranaivo paraît dans la version malgache du *Journal Officiel* de la Colonie en décembre 1901. Razafindramanta, quant à lui, s'adresse à l'ensemble des instituteurs malgaches et à leur famille dans *L'école franco-malgache*[340]. Il écrit tantôt en français, tantôt en malgache (comme lorsqu'il parle des femmes françaises, espérant toucher aussi un lectorat féminin). Au retour d'*an-dafy*, il donne des conférences à l'école Le Myre de Vilers[341]. Si Razafindramanta peut compter sur l'autorité que lui confère sa fonction d'inspecteur pour faire passer ses messages, Ravelojaona bénéficie des colonnes du sérieux périodique protestant *Mpanolo-tsaina* et sans doute de plus de liberté que son compatriote des écoles officielles, malgré la supervision des missionnaires. Le récit intitulé « *Herin-taona tany Eoropa* » (Une année en Europe) est publié au cours de l'année 1907. Alors qu'il décrit avec minutie ses itinéraires en dehors de la France, les textes sur la métropole ne portent que sur Paris, mais ils constituent la moitié de son

[336] « Géographie politique de la France », *L'Étudiant*, mai 1897.
[337] *Ibidem*.
[338] « Ny sambo », *Teny Soa*, juin et juillet 1901.
[339] « Ny lalam-by », *Teny Soa*, octobre, novembre et décembre 1901.
[340] *L'École franco-malgache*, septembre à décembre 1901 et avril à juillet 1902. Il annonce le récit de son séjour à l'école normale d'Alençon, mais je n'ai pas trouvé le numéro dans lequel il aurait pu le faire.
[341] CAOM, 6(11) d1, lettre de Razafindramanta du 23 septembre 1922 au gouverneur général.

récit[342]. Les lettres adressées à Jean Bianquis, secrétaire général de la SMEP, par Ravelojaona et ses compatriotes accueillis par la SMEP, fournissent également des informations sur leurs trajets, sur les personnes qu'ils ont rencontrées.

Quitter la Grande Île relève de l'aventure pour ces originaires de l'Imerina. Rasoamiaramanana et surtout Razafindramanta sont stupéfaits à la découverte de la mer sur la côte Est et saisis d'effroi à l'idée de prendre le bateau. À cela s'ajoute la mélancolie du départ à laquelle fait rapidement place la perspective d'un beau voyage. « En somme, j'étais heureux » : voilà en quels termes Razafindramanta résume ses sentiments une fois les côtes malgaches perdues de vue[343]. Le premier contact avec la métropole est marqué par le choc de l'arrivée à Marseille. La ressemblance entre les descriptions par des Malgaches et des ressortissants d'autres territoires laisse penser que ces colonisés ont trouvé leur inspiration dans les mêmes sources. Un Cambodgien écrit : « Une multitude de mâts, munis de cordages de toutes sortes qui se dressent sur les voiliers. Ceux-ci ressemblent à des arbres, à des lianes »[344]. Ranaivo Jean-Baptiste s'émerveille de la foule de mâts qui, de loin, lui étaient apparus comme les arbres d'une forêt en pleine mer[345]. L'instituteur Razafindramanta admire « à son aise les grands et beaux navires de commerce et de guerre français. Le nombre des navires mouillés dans le port était immense : il y en avait des milliers »… « Vous pouvez, continue-t-il à l'endroit de ses collègues instituteurs, vous faire par là une idée de la multitude de bateaux qui séjournent dans le port, c'est véritablement une ville flottante »[346]. « Ça m'étonne, ça m'éblouit, ça m'instruit », écrit Ravelojaona en donnant ses premières impressions sur la France après quelques jours à Marseille[347]. L'activité fébrile qui y règne, les aménagements urbains, la circulation des tramways et des fiacres dans de larges avenues, la densité de la population, sans commune mesure avec celle de Tamatave, le « grand » port de Madagascar, plantent en quelque sorte le décor de la métropole.

Les voyageurs vont sillonner la France à un rythme différent de celui du *filanjana* (chaise à porteurs), le seul moyen de transport auquel ils étaient habitués chez eux. Alors qu'à Madagascar, les premières routes datent de la conquête coloniale, ils profitent du réseau routier « le mieux entretenu du monde » et « le plus développé », avec ses 300 000 km, c'est-à-dire près de huit fois le tour du monde[348], et bien sûr du rail.

---

[342] Soixante pages sont consacrées aux autres pays que la France et trente-six à Paris.
[343] *L'École franco-malgache*, octobre 1901, p. 306-307.
[344] Khing Hoc Dy, « Le voyage de l'envoyé Son Diêp à Paris en 1900 », Claudine Salmon, dir., *op. cit.*, p. 367-383.
[345] Ranaivo, « Izay hitako tany Frantsa », *Vaovao*, p. 1239-1240.
[346] Razafindramanta, Lettre du 22 avril 1902, *L'École franco-malgache*, 7, avril 1902, p. 409-411.
[347] Archives Défap, Madagascar 1905, lettres de Malgaches : lettre de Ravelojaona à Bianquis, datée de Marseille le 24 janvier 1905.
[348] « Géographie politique et commerciale de la France », *L'Étudiant*, juin 1897, p. 144.

Si le trajet en chemin de fer commence à se banaliser en France à la fin du XIX[e] siècle[349], il reste une nouveauté pour des Malgaches. À l'instar des Européens un demi-siècle plus tôt, ils sont frappés par le bruit, la fumée et les trépidations ; la traversée d'un tunnel suscite quelque appréhension[350]. De même, la vitesse avec laquelle les objets défilent, provoque leur stupéfaction, mais cela n'empêche pas de repérer dans « ce paysage fuyant » des espaces précis. Dans une lettre en malgache qui évoque le voyage en train, Razafindramanta affirme son aptitude à identifier des paysages. « À un certain moment, le train passa sur un viaduc. Dans quelle partie de la France sommes-nous donc, me suis-je demandé ? Un moment de réflexion et je me suis retrouvé. Ah oui ! Nous traversons le Plateau central »[351]. Cette fois en français, il constate que la Normandie est effectivement connue pour ses vergers de pommiers et non par des vignobles comme le Midi. Il s'émerveille croyant « avoir devant les yeux un livre sur lequel sont représentés ces vieux manoirs du temps jadis ; seulement, cette fois, ce n'était plus une image. Le train avançait toujours. Je vis encore des châteaux de différentes formes ; puis par ci, par là dans les villes, de magnifiques châteaux, de belles églises et d'autres monuments, si bien que je me demandais si ce n'était pas un rêve »[352]. Et quelle fierté de pouvoir écrire : « Vous avez appris, mes chers amis, que la Loire est le plus grand fleuve de France ; moi je l'ai vu et je me suis même promené sur l'un des ponts qui permettent d'aller d'une rive à l'autre, sur un pont suspendu ». Avec ses références culturelles, cet inspecteur de l'enseignement fait la même expérience que d'autres voyageurs : « vérifier dans l'espace ce qu'il a appris, s'émouvoir au spectacle de lieux qui jusqu'alors ne se trouvaient que dans son imagination »[353].

Le « tour de France », qu'effectue le groupe de Malgaches, est établi par les institutions qui les ont pris en charge ; d'ailleurs presque tous n'auraient pas assez d'assurance pour organiser eux-mêmes leurs déplacements. Seul Ravelojaona se permet quelques initiatives, notamment en ce qui concerne la durée de ses séjours. De façon générale, leurs itinéraires sont balisés par quelques cités. Sur la dizaine de grandes villes qu'il a visitées, Ranaivo en cite deux : Marseille et Paris[354]. Hormis la capitale, les enseignants venus par l'intermédiaire de la SMEP découvrent la France du protestantisme (le Midi, le Poitou, la Charente, l'Alsace, le pays de Montbéliard). Dans ce circuit, plusieurs villes sont incontournables : Nîmes, Montpellier, Lyon, la Rochelle, Nantes, Bordeaux, Strasbourg, Mulhouse, Nancy, Montbéliard. Mais ils séjournent également dans des centres

---

[349] Paul Gerbod, *Voyager en Europe (Du Moyen-Âge au III [e] millénaire)*, Paris, L'Harmattan, 2002, 238 p. (Chapitre III, « La révolution ferroviaire »).
[350] Marc Desportes, *Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace XVIII[e]-XX[e] siècles,* Paris, Gallimard, 2005, 413 p.
[351] Lettre d'Alençon le 22 mai 1902 in *L'École franco-malgache*, 9, juin 1902, p. 466-467.
[352] Lettre d'Alençon le 7 juillet 1902 in *L'École franco-malgache*, 10, juillet 1902, p. 499-500.
[353] Alain Corbin, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, 190 p. Chapitre « Pratiques d'espace », p. 101-128.
[354] Ranaivo, « Izay hitako tany Frantsa », *Vaovao frantsay-malagasy*, p. 1239.

secondaires comme Hérimoncourt, Audincourt, ou Beaucourt dans l'Est de la France pour Ravelojaona et même dans des villages, comme Sainte Soline, Saint Coutant, Pamproux dans le Poitou pour Rabary[355]. Les déplacements de Razafindramanta sont moins connus. Ayant fait le trajet Madagascar-France en compagnie de Pierre Deschamps, le directeur de l'Enseignement, il se rend de Marseille au bourg d'Écueillé (près de Chatillon-sur-Indre) pour y passer quelques jours dans la famille de son supérieur hiérarchique avant de rejoindre l'école normale d'Alençon[356]. Il dit avoir vu « nombre de villes françaises » (au moins Loches, Tours, Le Mans du train de Chatillon-sur-Indre à Alençon) et le « grand Paris », sans autre précision[357]. En tout cas, il est le seul à donner une courte description des activités dans les campagnes, observées à Écueillé : vendanges, labourage, gardiennage du troupeau[358].

La rencontre de l'autre, comme expérience du voyage, est facilitée par tout un réseau de personnes. Ces Malgaches ne partent pas à l'aventure. Accompagné de sa femme, Pierre Deschamps se déplace jusqu'à Alençon pour confier Razafindramanta au directeur de l'école normale, déjà à ce poste lorsqu'il y avait fait ses études. Le premier soir, le nouvel élève a l'insigne privilège de dîner avec le couple Deschamps chez le chef d'établissement. Des professeurs l'aident dans son adaptation qui, apparemment, se passe sans problème, ses condisciples l'ayant tout de suite adopté[359].

Les invités de la SMEP profitent de l'efficacité des réseaux protestants. Ils disent se sentir en famille à la Maison des Missions du boulevard Arago à Paris ou chez Jean Bianquis, secrétaire général de la mission. Ainsi, des Tananariviens qui ignorent l'adresse d'un proche, ayant récemment quitté le pays pour suivre des cours au Conservatoire national de Musique, lui écrit aux bons soins de Jean Bianquis qu'il a sans doute eu l'occasion de rencontrer[360]. Pendant leur périple, ces voyageurs retrouvent des missionnaires qui ont travaillé à Madagascar ; dès son arrivée à Marseille, Ravelojaona cherche à voir Monsieur Pimprenelle[361]. Les quatre autres enseignants sont réunis quelque temps à Reims chez le pasteur Lauga[362]. Des membres de la communauté protestante viennent parfois saluer les boursiers de la SMEP sur leur trajet : aux gares d'Orléans, Châtellerault et Poitiers pour Rabary en route vers Sainte Soline en Poitou[363]. Chacun d'entre eux vit durant plusieurs jours sous le toit d'un pasteur où ils se sentent

[355] Les lettres écrites à Jean Bianquis, secrétaire général de la Maison des Missions, permettent de suivre leurs itinéraires.
[356] Lettre du 22 juin 1902, *L'École franco-malgache*, 10, juillet 1902.
[357] Lettre du 22 avril 1902, *L'École franco-malgache*, 7, avril 1902.
[358] Lettre du 22 juin 1902, *L'École franco-malgache*, 10, juillet 1902, p. 496-497.
[359] Lettre du 7 juillet 1902, *L'École franco-malgache*, 10, juillet 1902, p. 499-500.
[360] Archives Défap, Madagascar, 1905, Lettres de Malgaches : lettre de Rakotonirainy à Jean Bianquis, datée de Villa Montpellier, Tananarive, le 31 octobre 1905.
[361] Archives Défap, Madagascar, 1905, Lettres de Malgaches : lettre de Ravelojaona à Jean Bianquis, écrite de Marseille le 24 janvier 1905.
[362] Archives Défap, Madagascar, 1897, Lettres de Malgaches : lettre de Rabary et Razafimahefa à Jean Bianquis, écrite de Reims le 22 avril 1897.
[363] Archives Défap, Madagascar, 1897, Lettres de Malgaches : lettre de Rabary à Bianquis, Sainte Soline le 28 juillet 1897.

insérés dans un réseau d'interconnaissances. À Sainte Soline, Rabary est reçu par Richemont, un cousin d'Alfred Boegner qui accueille également Lorriaux, futur envoyé pour Madagascar[364]. Ravelojaona bénéficie, lui aussi, de l'hospitalité de pasteurs ou de celle d'étudiants de l'UCJG[365]. Tous sont donc bien pris en charge et bien entourés sur le plan affectif. Ils reçoivent du courrier de leur famille et arrivent à intéresser la Maison des Missions au sort des leurs qu'ils ont laissés à Madagascar. Celle-ci octroie par exemple une aide financière à leurs femmes, confrontées à des problèmes matériels assez ennuyeux[366]. Ces enseignants ont le sentiment que leur cercle de *havana* (parents) s'est élargi de nouveaux membres avec la communauté protestante de France. Rasoamiaramanana déclare : « Nous ne nous sentons pas perdus en France ; nous avons un grand nombre de parents et d'amis, grâce à notre foi commune en Jésus-Christ… »[367]. Par ce réseau, ils vont établir des contacts avec d'autres ressortissants de leur nouvelle patrie.

Les conditions d'accueil permettent à nos voyageurs de se perfectionner en français et ils s'y mettent sérieusement. « Nous causons en français toujours, aussi suis-je tout à fait comme chez vous à la Maison des Missions », écrit Rasoamiaramanana à Bianquis pendant son séjour chez le pasteur Rivier en Suisse[368]. Il demande d'ailleurs à Bianquis à rester un peu plus longtemps pour « savoir mieux la langue française » (sic)[369]. Les Malgaches s'instruisent, mais ils sont aussi chargés de faire connaître leur pays et d'intéresser les Français aux œuvres de ce champ de mission. Ceci explique sans doute qu'un futur missionnaire soit accueilli sous le toit d'un pasteur en même temps que Rabary. Mais surtout, les voyageurs donnent des conférences, dont la fréquence peut être décourageante. Razafimahefa se plaint d'un programme trop chargé, avec un exposé par jour, dans une localité différente à chaque fois[370]. De plus, ces voyageurs nés dans les années 1860 sont gênés par leur niveau de français. « Ce qui me chagrine c'est que ma connaissance du français est très élémentaire et par conséquent il m'est encore difficile de m'exprimer », déplore Rabary[371]. Effectivement, les courtes lettres de Rabary et Razafimahefa à Bianquis sont dans une langue claire mais avec des mots simples. La plupart du temps, il s'agit juste d'informations sur leurs déplacements et de formules de politesse.

---

[364] *Ibidem.* « Envoyé » est utilisé dans le vocabulaire de missiologie pour désigner le missionnaire.

[365] Archives Défap, Madagascar, 1906, Lettres de Malgaches : carte postale de Ravelojaona à Bianquis, 20 février 1906.

[366] Archives Défap, Registres de Procès-verbaux de la commission exécutive, 29 novembre 1897 et 6 décembre 1897.

[367] « Taratasy avy any Frantsa », *Teny Soa*, janvier 1898, p. 15.

[368] Archives Défap, Madagascar, 1897, Lettres de Malgaches : lettre à Bianquis, datée d'Auberson, 31 juillet 1897

[369] Archives Défap, Madagascar, 1897, Lettres de Malgaches : lettre à Bianquis, de Neuville Canton de Berne, 10 septembre 1897.

[370] Archives Défap, Madagascar, 1897, Lettres de Malgaches : lettre de Rabary à Bianquis du 8 octobre1897.

[371] Archives Défap, Madagascar, 1897, Lettres de Malgaches : lettre de Rabary à Bianquis, Ste Soline 2 août 1897.

L'instituteur officiel Razafindramanta recourt à un français plus recherché mais scolaire, dans le style des rédactions d'élèves. Il lui manque l'aisance de Ravelojaona.

La qualité de l'expression du jeune Ravelojaona, qui parle également anglais, laisse penser qu'il n'a eu aucun problème pour communiquer. Il maîtrise parfaitement les codes de la correspondance, tenant Jean Bianquis informé de son itinéraire en griffonnant quelques mots au dos de cartes postales. Chargé de récolter des fonds pour le bâtiment de l'UCJG de Tananarive[372], il compte évidemment sur les personnes que Jean Bianquis lui indique[373], en se permettant de lui rappeler qu'il attend une introduction auprès de son frère à Montpellier. « Voudriez-vous le faire à temps ? », lui écrit-il[374]. Il relève le manque d'organisation des rencontres dans le Midi : « Montpellier rien à faire non plus. C'est bien fâcheux pour une ville comme celle-là »[375]. Ravelojaona prend des initiatives, fait des propositions pour l'efficacité de sa mission, en tenant compte du contexte de chaque région. Dans le pays de Montbéliard où la collecte a peu rapporté, il estime qu'il faut trouver quelques gros souscripteurs. Mais, à part les Peugeot, il ne voit pas « d'autres personnes capables de faire des dons d'une certaine importance ». Or Madame Eugène Peugeot sur laquelle il comptait beaucoup est en Suisse. À son avis, pour parvenir à récolter la somme nécessaire, il serait plus judicieux de tenir des réunions de salons avec quelques personnes, à l'instar de celle qui a été organisée une fois à Paris. La dizaine d'invités avait versé 3000 francs[376], alors que dans le Midi il lui a fallu circuler d'une ville à l'autre pour recueillir 1150 francs[377]. Et notre jeune secrétaire du mouvement de jeunesse de constater : « Le grand public, lorsqu'on lui fait connaître la chose ne reste pas indifférent, mais il ne peut donner. Il faut des gens spéciaux et des efforts spéciaux pour notre œuvre ». Il se rend à l'idée de Jean Bianquis d'entamer, par l'intermédiaire d'un pasteur, des pourparlers avec Madame Bartholdi, veuve du sculpteur de famille protestante, et espère de bons résultats de la réunion de salon pour la Rive gauche, en comptant sur l'intervention de Raoul Allier, Professeur à la Faculté de Théologie protestante et du pasteur Frank Puaux. En un an, Ravelojaona avait acquis une bonne familiarité avec les espaces de la métropole, les pratiques culturelles et les codes sociaux, grâce à ses introducteurs mais également à sa curiosité d'esprit.

---

[372] Archives Défap, Registres de Procès-verbaux de la commission exécutive, 27 janvier 1905.

[373] Ainsi à Colmar, Strasbourg, Épinal, Nancy (Archives Défap, Madagascar, lettres de Malgaches, 1905 : lettre à Jean Bianquis, de Berne le 6 novembre 1905).

[374] « Voudriez-vous le faire à temps ? » et encore « Si vous écriviez à votre frère pour lui demander s'il ne pourrait organiser une réunion pour le 22 mars ? », Archives Défap, Madagascar, lettres de Malgaches, 1906 : Cartes-postales à Jean Bianquis du 20 février et du 2 mars 1906.

[375] Archives Défap, Madagascar, lettres de Malgaches, 1906 : Carte-postale à Jean Bianquis, Nîmes, 2 mars 1906.

[376] Archives Défap, Madagascar 1906, lettres de Malgaches : Ravelojaona à Bianquis, lettre d'Hérimoncourt, 22 janvier 1906.

[377] Archives Défap, Madagascar 1906, lettres de Malgaches : Ravelojaona à Bianquis, carte-postale de Nîmes, 2 mars 1906.

En effet, son récit de voyage, très précis pour ce qui concerne la capitale, laisse deviner qu'il s'est véritablement informé sur Paris où il a passé neuf mois au total. Il déambule à travers la ville, prend des notes[378], suit quelques cours à l'Université et fréquente des bibliothèques. Pour sa présentation des musées et monuments de Paris, des parcs et jardins, sans oublier bien sûr les édifices religieux, il a pu ainsi feuilleter des guides à l'usage des touristes[379]. Les statistiques qu'il donne confèrent à son récit sérieux et authenticité. En l'absence d'images, les chiffres garantissent une certaine fiabilité. 2,7 M de personnes vivent à Paris ; on y enregistre chaque jour 167 naissances, 158 décès et 63 mariages. La ville compte 500000 logements ; ses 2,7 M d'habitants consomment par jour 1 000 tonnes de pain, 1000 m^3 de vin, 80 tonnes de poisson, 500 têtes de bœufs, 250 de veaux etc. Il fournit des indications sur les prix des denrées[380].

Sa description d'une journée des Parisiens vient d'un observateur minutieux. Comme le Cambodgien Son Diêp, il est séduit par la ville. Mais Ravelojaona garde un regard critique et ne tient pas à vivre à Paris. En effet, si le voyage est rencontre de l'autre, assorti de l'émerveillement de la découverte, il peut être également l'occasion d'un retour sur soi. Ce mouvement a une importance particulière pour des colonisés. De fait, l'expérience du voyage est aussi mise à l'épreuve de l'identité[381].

III - Le modèle de la nouvelle patrie outre-mer et la Grande Île, comme *tanindrazana*

La SMEP et l'administration coloniale comptent sur les voyageurs qu'elles ont désignés pour être de bons intermédiaires culturels ; en l'occurrence, leurs écrits ont vocation à édifier ceux qui n'ont pas l'occasion de visiter la nouvelle patrie[382]. On attend d'eux des discours plutôt louangeurs. Même Ravelojaona qui a circulé à travers l'Europe et qui adopte un ton moins convenu que ses compatriotes lorsqu'il parle de la France n'hésite pas à voir dans Paris la référence. « Connaître Paris suffit pour se faire une idée de ce doivent être toutes les villes célèbres »[383]. Bruxelles ou Genève sont des petits Paris. Londres, ville beaucoup plus grande et plus peuplée que Paris n'en a pas toutes les qualités.

---

[378] Ravelojaona fait allusion à des notes qu'il a perdues sur une partie de son séjour en Suisse, cf. « *Herin-taona tany Eoropa, Soisa* », *Mpanolo-Tsaina*, 15, juillet 1907, p. 129-143.

[379] Joanne Vajda, « Paris en huit jours. À la découverte de la ville à travers les guides, les journaux pour touristes et les récits de voyage, 1855-1937 », *Sociétés et représentations*, 2006/1, n° 21, p. 255-273.

[380] Notons cependant que certaines de ses informations prêtent à confusion. Ainsi, il parle en malgache de 500 000 maisons qu'il faut comprendre plutôt comme logements et non comme immeubles. Paris compte alors 60 000 immeubles (renseignement donné par Maurice Garden).

[381] Alain Roussillon, « La division coloniale du Monde à l'épreuve du voyage : deux Marocains à Paris en 1845 et 1919 », *Genèses*, 35, 1999, p. 31-64.

[382] *Ibidem.*

[383] Ravelojaona, « Paris », *Ny Mpanolo-Tsaina*, 8, octobre 1905, p. 192-202.

Paris « ville lumière » : l'expression s'impose aux originaires des colonies, qu'ils soient Vietnamiens, Cambodgiens, Marocains ou Malgaches, ainsi qu'aux Egyptiens venus pour l'Exposition universelle de 1900, « un étalage de savoir et de puissance »[384]. La ville connaît de grandes transformations au tournant des XIX^e^-XX^e^ siècles et nos voyageurs admirent le Paris de la Belle époque[385]. Tout est objet d'étonnement : l'étendue de la ville, les quelques milliers de rues où circulent fiacres, tramways et omnibus, le métro dont les premières lignes fonctionnent au début du XX^e^ siècle, l'eau courante et le réseau d'égouts. Si Ravelojaona s'extasie devant les merveilles de l'électricité, les vitrines et les enseignes lumineuses des grands boulevards, il semble encore plus intéressé par la diversité des journaux et le nombre de kiosques. Il envie les Parisiens pour les espaces verts qui manquent à sa ville. Entraînant ses lecteurs à travers la capitale, il ponctue chaque étape d'une remarque sur le caractère exceptionnel de Paris. On y apprend toutes sortes d'innovations comme le *Ji-ju-tsu* japonais vanté par des prospectus[386]. La réalité correspond tout à fait au contenu de leçons apprises en géographie. « Paris est, après Londres, la plus grande ville d'Europe. Paris réunit des écoles renommées dans tous les genres. C'est la ville d'où jaillit la lumière dans le monde entier. Les étrangers qui y viennent pour leur agrément ne voient que ses beautés et son luxe, et l'appellent une ville de plaisir, mais Paris, mieux connu, est la ville la plus appliquée au travail et la plus laborieuse. Grâce à ces qualités, à l'activité et à l'intelligence de sa population, Paris est devenu la première ville du monde pour le génie des arts, des sciences et de toutes les industries »[387]. Paris est la ville modèle, tout comme les Français sont un peuple modèle.

Ranaivo Jean- Baptiste parle de l'ingéniosité des Français dans tous les domaines et de leur ardeur au travail, même la nuit pour certains, grâce à l'électricité qui permet de s'éclairer comme en plein jour. Aucune parcelle de terrain n'est laissée en friches[388]. Avec une évidente intention pédagogique, Razafindramanta consacre l'une de ses lettres en malgache aux activités des Français qui ne rechignent jamais à la tâche. Tous travaillent, jeunes et adultes, hommes et femmes. Il insiste en particulier sur la présence des femmes dans les ateliers, les magasins et les bureaux. Et de conclure : « Où en êtes-vous, femmes de Madagascar ? ». Il s'agit d'inviter ses compatriotes à prendre exemple sur les Français, leurs aînés, leurs mentors.

En effet, comme son compatriote Ranaivo Jean-Baptiste, il oppose les pratiques des Malgaches à celles des Français. Alors que de jeunes Français arborent volontiers dans la rue des vêtements de travail et se livrent

---

[384] Pour les Égyptiens, cf. Yves Gonzalez-Quijano, « Lumières à contre-jour : des voyageurs égyptiens lors de l'Exposition universelle dans la Ville Lumière », *Archives ouvertes*, hal-004285549, version 1-29 octobre 2009. Pour les autres voyageurs voir les articles sus référencés.

[385] Jean-Luc Pinol et Maurice Garden, *Atlas des Parisiens. De la Révolution à nos jours*, Paris, Parigramme, 2009, 287 p. ; Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de Paris*, Paris, Laffont, Bouquins, 1996, 1580 p.

[386] Ce que confirme l'ouvrage d'Alfred Fierro.

[387] « Geografin'i Frantsa », *L'Étudiant*, mars 1897, p. 64-65.

[388] Ranaivo Jean-Baptiste, « Izay hitako tany Frantsa », p. 1267-1268.

à différents métiers, n'hésitant pas, par exemple, à tirer ou pousser des chariots de produits, loin de la jeunesse tananarivienne d'en faire autant. Elle se promène les bras ballants, se contentant d'étaler son élégance. Éventuellement surprise dans des tâches domestiques, elle en éprouverait de la honte. Il approuve l'ironie du *Vaovao frantsay-malagasy* au sujet du *hovavao*, le nouvel affranchi, qui refuse de tirer une calèche, tâche réservée aux seuls mulets, tandis qu'en France même de grandes dames le feraient[389].

La comparaison entre la métropole et l'une de ses possessions, quelle qu'elle soit, est un élément central de la rhétorique coloniale. Ainsi, dans l'histoire officielle, à la « paix française » s'oppose l'anarchie précédant la conquête. Les colonisés doivent prendre conscience de la distance qui leur reste à parcourir pour se rapprocher du modèle français. En tout cas, Razafindramanta recourt fréquemment à la mise en perspective de la France et de Madagascar dans le manuel qu'il rédige à son retour d'*an-dafy*. Madagascar est plus étendue que la France, mais elle est beaucoup moins peuplée (4 millions d'habitants contre 38) ; Tananarive abrite 50 000 habitants, Paris un peu moins de 3 millions, presque autant que la population de l'île tout entière. Le paysan d'Imerina travaille la terre avec une bêche, celui du pays sihanaka la fait piétiner par des zébus ; en France, on utilise une charrue tirée par une bête de somme, etc.[390]. Le trajet en train est beaucoup plus avantageux qu'en chaise à porteurs, tant par la durée du déplacement, que par son coût, et la tranquillité d'esprit du voyageur qui n'est confronté ni aux récriminations des porteurs, ni à leurs querelles, écrit de son côté Rasoamiaramanana[391].

Mais les comparaisons entre la Grande Île et l'Outre-mer ont une autre utilité. Elles facilitent le voyage par l'imagination de ceux qui ne sont pas allés *an-dafy*. Pour que les descriptions fassent sens aux Malgaches, il faut donner des repères qui leur parlent, arriver à éveiller leur sensibilité. Aussi nos voyageurs font constamment référence à leur pays, en particulier à l'Imerina et à la capitale où vivent la plupart de leurs lecteurs. Le Poitou évoque l'Imerina pour Rabary[392] ; Rasoamiaramanana retrouve dans le lever du jour à Paris, par un temps printanier, la beauté de ceux de Madagascar à la même saison[393]. Des espaces d'*an-dafy* deviennent ainsi paysages sous l'œil de Malgaches qui les chargent de significations et d'émotions personnelles[394].

Pour replacer l'Hôtel de Ville de Paris dans la familiarité de ses compatriotes, Ravelojaona les invite à avoir en tête la Mairie de Tananarive.

---

[389] Lettre de Razafindramanta du 22 juin 1902, *L'École franco-malgache*, juillet 1902.

[390] Razafindramanta, *Boky famakian-teny malagasy* (Livre de lectures malgaches), Paris, 1905, 76 p. L'ouvrage comporte 61 chapitres. Les exemples cités se trouvent au chapitre XXXIX, « Frantsa sy Madagaskara » et au chapitre XXXVII, « Ny vary » (Le riz).

[391] Rasoamiaramanana, « Taratasy avy any Frantsa », datées des 7 et 8 octobre 1897, *Teny Soa*, avril 1898.

[392] Archives Défap, Madagascar 1897, Lettres de Malgaches : lettre de Rabary à Bianquis datée de Sainte Soline le 28 juillet 1897.

[393] Rasoamiaramanana, « Taratasy avy any Frantsa », s.d., *Teny Soa*, février 1898.

[394] Alain Corbin, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, 190 p. (« Comment l'espace devient paysage », p. 7-54)

Ceux qui connaissent le marché couvert de Tamatave pourraient se faire une idée de l'architecture des Halles de Paris, mais celles-ci sont immenses et voient affluer chaque jour mille fois plus de personnes que le *Zoma*, le grand marché hebdomadaire du vendredi à Tananarive. Dans un passage sur le tramway parisien, il leur suggère d'imaginer des lignes reliant un quartier de la capitale à un autre : d'Andohalo à Isotry, d'Ambohijatovo à Ambohipotsy ou d'Ambanidia à Antaninarenina. Ne ferait-il pas allusion au progrès dont il rêve pour sa ville, lui qui écrira sur la modernité du Japon resté indépendant pour parler de ce qu'il aurait été ou serait possible dans son pays [395]? En fait, Ravelojaona se distingue des autres voyageurs, par le regard assez distancié qu'il porte sur la métropole. Différents espaces l'ont ému, en Norvège particulièrement. En dehors de Paris, son récit de voyage n'accorde pas de place aux autres régions qu'il a visitées. Il lui suffit de dire qu'il a aimé la Côte d'Azur.

Le secrétaire du mouvement de jeunesse ne verse pas non plus dans des éloges dithyrambiques à l'endroit des Français ; d'ailleurs il parle relativement peu dans ses récits de leurs comportements, de leurs défauts ou de leurs qualités, alors qu'il le fait volontiers pour les Anglais, les Hollandais ou les Norvégiens. Il est sans doute à l'aise pour parler de personnes avec lesquelles les relations ne sont pas marquées par la colonisation. Fait significatif : il est le seul dans le petit groupe de voyageurs à évoquer, rapidement certes, l'incommodité du statut d'étranger. Razafindramanta, qui participe aux vendanges dans le village de son directeur, relève une fois les différences dans le phénotype. Il note « ma bouche était bleuie par les raisins ; on ne le voyait pas bien, parce que je suis noir, mais il n'en était pas de même pour les *vazaha* ». Dans leurs écrits, chacun insiste sur l'excellence de l'accueil, une façon de confirmer qu'il ne s'agit pas d'une simple question de gouvernement ; on se sent en famille parmi les Français avec lesquels on a en commun une même patrie.

Ravelojaona ne se situe pas dans la même logique. À cet égard, son discours d'adieu, prononcé lors d'une cérémonie sur le thème de « La France et la jeunesse malgache », présidée par Raoul Allier et avec le concours de Jean Bianquis et Emmanuel Sautter de l'UCJG, est éclairant[396]. Il remercie en public, courtoisement, sans un mot de trop, tous ceux qui l'ont aidé à accomplir sa mission, avec une mention particulière à l'endroit de la branche parisienne de l'UCJG où il s'est senti chez lui et de Jean Bianquis qui a donné l'impulsion décisive pour la relance du mouvement de jeunesse à Madagascar[397]. Le connaissant un peu à travers les archives à notre disposition, nous pouvons penser qu'il a dû remercier les personnes qui l'ont reçu. En tout cas, dans sa correspondance avec Jean Bianquis, il s'en tient aux noms de ses hôtes, sans ajouter de commentaire. Ses lettres, à la limite

[395] Faranirina Rajaonah, « Le Japon : modèle pour les intellectuels malgaches ? Fin XIX^{e}-début XX^{e} », *Omaly sy anio,* 1988-I, p. 11-29.
[396] Cette cérémonie qui s'est déroulée le 16 mars 1906 à Paris a eu un caractère très officiel, avec carton d'invitation (Archives Défap, Madagascar 1906).
[397] « Les adieux d'un secrétaire malgache », *L'Espérance*, mai 1906, p. 65-67.

très professionnelles, ne parlent en fait que de l'objet de son séjour. C'est au détour d'une description des cris de Paris, qu'on devine un certain malaise ; il se plaint de l'attitude des distributeurs de « mauvais » prospectus qui avisent fréquemment les étrangers comme nous, écrit-il, différents par leur teint, croyant que la débauche est le premier des plaisirs que nous recherchons en arrivant chez eux[398]. Il a l'impression que les deux petites dentellières malgaches boursières de la Colonie sont trop surveillées[399]. Dans une lettre écrite sur le bateau pendant le trajet de retour vers Madagascar, il exprime sa reconnaissance à Bianquis pour la qualité de leurs rapports. Cela l'a d'autant plus marqué que les relations avec d'autres Français n'ont pas toujours été très simples. « Nous nous sommes toujours compris, à part une seule petite fois. Je me plais à reconnaître cette compréhension mutuelle qui n'a cessé d'exister entre nous et je le fais avec d'autant plus de joie que sous ce rapport-là, mes relations avec les autres amis à Paris sans en excepter Mr Em Sautter lui-même, a laissé un peu à désirer. Sur beaucoup de questions, entre autres : sur la façon d'employer mon temps, ma méthode à suivre en ce qui concerne ma formation en vue de mes futures fonctions + responsabilités, mes voyages, la question du bâtiment etc. J'ai même appris qu'on me regardait comme un secrétaire très exigeant. Je ne sais »[400]. Il est clair que Ravelojaona tenait à son indépendance et sa correspondance avec Bianquis pendant son séjour en témoigne. Si les grandes lignes de sa mission ont été définies avec l'UCJG et la SMEP, il reste relativement maître de son calendrier et du type d'action qu'il juge opportun pour intéresser ses interlocuteurs à l'œuvre de Madagascar.

Plutôt que de parler des qualités de ses nouveaux compatriotes français, Ravelojaona renverse les perspectives et nous livre les observations qu'un ethnographe porterait sur la société métropolitaine qui peut être objet d'étude comme la sienne. « Je suis venu en Europe pour voir et pour étudier en spectateur discret et en observateur aussi attentif que silencieux », déclare-t-il[401]. Il consacre quelques passages à certaines habitudes des Parisiens, nouvelles pour le Tananarivien qu'il est : la fréquentation de restaurants à tous les prix, le fait de s'asseoir à la terrasse d'un café, la rituelle lecture quotidienne de la presse, la promenade à pied dans Paris d'un président de la République (Fallières), les cris de Paris. Dans cette perspective, son voyage a été un dépaysement. Mais surtout il s'agit d'une pérégrination qui le conduit à un retour sur soi, vers son pays.

En effet, on peut poser la question de l'impact du programme de formation conçu par l'administration ou par la SMEP. Razafindramanta a rédigé, nous l'avons vu, un manuel qui fait suite à un ouvrage de son directeur Pierre Deschamps et qui a une tonalité coloniale. Il a joué avec

---

[398] « Herin-taona tany Eoropa : Paris», *Mpanolo-tsaina*, 16, octobre 1907, p. 193-203.
[399] Archives Défap, Madagascar, Lettres de Malgaches 1905, Ravelojaona à Bianquis, 10 août 1905.
[400] Archives Défap, Madagascar 1906, Lettre de Ravelojaona à Bianquis, Port Saïd le 30 mars 1906.
[401] « Les adieux d'un secrétaire malgache », *L'Espérance*, mai 1906, article cité.

efficacité son rôle d'auxiliaire au poste d'inspecteur de l'enseignement jusqu'en 1915, où, atteint de cécité, il fut licencié avec une maigre pension qui lui permettait à peine de vivre. Razafindramanta espérait plus de reconnaissance de sa nouvelle patrie, lui qui a encouragé ses neveux à s'enrôler pendant la Première Guerre mondiale[402]. Razafimahefa fut un enseignant réputé, chargé notamment des cours de français. On peut cependant penser qu'à l'instar de son collègue Rabary, appartenant à une génération de protestants entièrement formés par les missionnaires britanniques, il n'a pas profité au maximum de son séjour linguistique, sans parler de la tutelle sans doute pesante, mais indispensable, de la SMEP. Ce n'est pas le cas du futur secrétaire de l'UCJG.

L'expérience de la découverte de la métropole par Ravelojaona est la plus riche de sens. Il est revenu transformé de sa rencontre avec l'autre, mais pas dans le sens attendu par ceux qui l'ont choisi. De ce point de vue, son discours d'adieux prononcé devant un aréopage de grandes figures du protestantisme français, dans lequel il résume ses impressions de voyage, est fondamental. « Mon séjour en Europe m'a rendu ce grand service de détruire beaucoup de mes illusions et de rectifier, sur bien des points, un grand nombre de mes idées et de mes conceptions sur les choses de votre pays », déclare-t-il. Discours qui prête à l'ambiguïté, mais qui laisse bien poindre l'idée de déception. Les collectes ont peut-être été en dessous des espérances. D'ailleurs, il n'hésite pas à remercier devant une assemblée française, selon ses propres mots, les amis de l'étranger qui ont pris part à la souscription, tout en faisant remarquer que « le soin d'éduquer la jeunesse malgache regarde les Français »[403]. Exercer sa souveraineté sur un territoire implique des devoirs et les Malgaches sont en droit d'en espérer l'accomplissement par la puissance de tutelle. Cette conclusion est en parfait accord avec un passage de son journal de 1900-1901. En effet, Ravelojaona n'était pas persuadé que la France souhaitait œuvrer véritablement pour la promotion des colonisés. Pour son argumentation, il reprend Gallieni : « Il y aurait au contraire inconvénient à multiplier le nombre de jeunes Malgaches, auxquels une instruction générale étendue, l'acquisition complète de notre langue enlèverait le goût du labeur, inculquerait des sentiments et des aspirations qui ne rendraient pas sans doute plus facile l'exercice de notre contrôle »[404].

De même, ce que Ravelojaona présente comme l'une des conséquences les plus importantes de son séjour *an-dafy*, est déjà sensible dans ses écrits de 1900-1901. Le voyage en métropole a conforté le nationalisme du Malgache qui a montré son attachement à une version endogène de l'histoire de son pays, de l'intellectuel qui a eu une conscience précoce tout autant de la volonté de la France de ne pas abandonner facilement sa colonie que du fait que les Malgaches se révolteraient contre la

[402] CAOM, Fond gouvernement général de Madagascar, 6 (11) d 1, lettres de Razafindramanta au gouverneur général du 13 juin 1922 et du 23 septembre 1922.
[403] « Les adieux d'un secrétaire malgache », article cité.
[404] Françoise Raison-Jourde et Faranirina V. Rajaonah, article cité.

domination étrangère, fût-ce à une lointaine échéance[405]. « Le séjour en Europe m'a rendu encore un autre immense service », déclare-t-il dans son discours d'adieux. « Il m'a appris à aimer mon pays d'une façon plus enthousiaste. Il m'a préparé à servir mon pays avec encore plus de dévouement et plus d'intelligence ». Il réaffirme la distance qu'il a su garder par rapport à la métropole. « Je me suis fait un scrupule de ne pas prendre des habitudes et de ne pas trop m'accoutumer à des pratiques qui ne cadrent ni avec les instruments dont nous disposons, ni avec l'éducation que nous avons reçue, ni avec notre mentalité ». Loin de se faire le chantre de l'assimilation qui serait l'un des indices les plus sûrs d'une intégration dans la nouvelle patrie, il défend le droit à la différence. L'identité malgache ne doit, en aucun cas, disparaître. Son *tanindrazana* reste Madagascar. « Je rentre dans mon pays, plus Malgache que jamais. J'y rentre, non pour y introduire ou y transplanter ce que j'ai vu ici, mais pour y faire œuvre d'adaptation ». « Faites nous seulement la faveur de ne pas nous juger hâtivement ni toujours avec votre point de vue. C'est de cette façon-là seulement que les uns et les autres nous ferons une belle œuvre commune ». Ravelojaona voit les Français comme des partenaires des Malgaches ; en aucun cas, ils ne leur sont supérieurs. Belle leçon d'un voyage *an-dafy*.

Même si, pour différentes raisons, presque tous nos voyageurs ont été gênés par leur maîtrise insuffisante de la langue française, tous reviennent auréolés du prestige de ceux qui sont allés au-delà des mers. En effet, avoir séjourné en France confère une stature particulière tant vis-à-vis de leurs compatriotes que des *Vazaha*, notamment des créoles de La Réunion dont la plupart ne connaissent pas la métropole. À leur retour, Rabary et Razafimahefa ont enseigné le français dans les écoles des missions. Razafindramanta, inspecteur des écoles indigènes et l'un des rédacteurs du mensuel de la direction de l'Enseignement, a reçu la médaille de l'Alliance française : autant de signes de distinction dans une société où le français est la « langue des ordres » (*teny baiko*). Cependant, plus que par la connaissance de la langue du colonisateur, la notoriété dans les milieux malgaches de la capitale s'appréciait par le rang dans la hiérarchie des groupes statutaires et par le métier que l'on exerçait. Ainsi, il était (et cela le reste encore) valorisant d'être pasteur d'une grande paroisse. Rabary en 1899 et Ravelojaona en 1908 seront l'un et l'autre élus pasteurs dans des temples réputés de la MPF de la Ville Haute d'Antananarivo, l'ancien cœur de la capitale royale. Mais si Rabary, de quelques années son aîné, a surtout fait figure de conscience morale, Ravelojaona est apparu comme un personnage plus politique auquel les jeunes demandent volontiers conseil et qui prête ouvrages ou revues de sa bibliothèque. À partir d'avril 1913, Ravelojaona,

[405] *Ibidem*.

bien connu pour son récit de voyage en Europe, publie, dans le même périodique, une mise en cause de la colonisation, par le biais d'articles sur le Japon, une façon de revenir à l'histoire de son pays et d'évoquer son devenir. Ses articles ont suscité la prise de conscience d'un groupe d'étudiants qui ont fondé la société secrète nationaliste Vy Vato Sakelika[406]. Formateur sur le plan politique, le séjour *an-dafy* peut moins servir la cause du patriotisme français que celle du patriotisme malgache. Ce fut également le cas avec l'enrôlement de Malgaches pendant la Première Guerre mondiale[407].

[406] Faranirina Esoavelomandroso-Rajaonah, article cité.
[407] Faranirina Esoavelomandroso-Rajaonah, « La Grande Guerre vue d'outre-mer : patriotisme français et patriotisme malgache », *Madagascar et l'Europe, Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LXXIII, 271, 2e trimestre 1986, p. 129-141.